

Geographie télévisée

Ludger Beauregard

Volume 8, Number 16, 1964

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/020522ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/020522ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Beauregard, L. (1964). Geographie télévisée. *Cahiers de géographie du Québec*, 8(16), 297–303. <https://doi.org/10.7202/020522ar>

CHRONIQUE PÉDAGOGIQUE

GÉOGRAPHIE TÉLÉVISÉE

par

Ludger BEAUREGARD

Département de géographie, université de Montréal.

Radio-Canada diffuse depuis 1961 des cours universitaires et la géographie a toujours figuré au programme. Nos collègues Robert Garry et Pierre Cazalis¹ ont mené les premières expériences, l'un à Montréal et l'autre à Sherbrooke. Ils ont tous les deux traité de géographie humaine générale : le premier y a consacré 52 cours échelonnés sur 2 ans et le second, 26 cours. Les cours télévisés de Robert Garry correspondaient à peu près à ceux qu'il donnait en propédeutique à la Faculté des lettres de l'université de Montréal et en première année à la Faculté des sciences sociales ; ceux de Pierre Cazalis s'adressaient aux instituteurs de l'enseignement primaire et secondaire, c'est-à-dire aux enseignants nantis d'un brevet B ou C. Si l'auditoire de ce dernier était strictement limité à la région de Sherbrooke, celui de Robert Garry s'étendait à la Province.

Nous avons pris la relève en octobre 1963. Notre cours de géographie physique générale figurait au nombre des 6 cours télévisés par les universités de Montréal et de Québec avec la collaboration de Radio-Canada. Ces cours, diffusés le samedi et le dimanche matin, passaient sur le réseau français national par les postes de Montréal, Ottawa, Moncton et Winnipeg et leurs postes privés affiliés. Comme on le voit, les cours télévisés devenaient une entreprise commune à deux universités et pouvaient désormais atteindre un auditoire plus vaste.

1. Le programme

Tout en s'adressant au grand public, notre cours de géographie physique était destiné plus spécialement aux candidats d'un B.A. décerné par la Faculté des arts, section du baccalauréat pour adultes. Le programme du cours était déjà tracé et devait correspondre à celui des cours réguliers. Nous avons donc suivi à la télévision le même programme de cours que celui que nous avons donné à la Faculté des arts de l'université de Montréal aux étudiants qui ne pouvaient ou ne voulaient pas suivre le cours télévisé. Nous avons pu ainsi confronter les exigences du même cours donné parallèlement en classe et à la télévision.

Le programme du cours télévisé a compris 10 parties :

1. Introduction et définition.	(1 cours)	6. Géomorphologie	(8 cours)
2. Terre dans l'Univers	(1 cours)	7. Océanographie	(1 cours)
3. Représentation de la Terre	(2 cours)	8. Atmosphère et Climats . .	(6 cours)
4. Mouvements de la Terre . .	(2 cours)	9. Érosion	(3 cours)
5. Structure de la Terre	(2 cours)	10. Conclusion	

¹ CAZALIS, P., *Géographie et télévision*, dans *Cahiers de géographie de Québec*, n° 12, 1962, pp. 301-306.

Notons ici que ce programme (26 cours de 45 minutes) a été un peu plus court que celui des cours réguliers (28 cours de 50 minutes). Il comprenait également la rédaction de deux travaux pratiques dont voici les données :

T.P. n° 1. Le travail pratique n° 1 portait d'abord sur un exercice de lecture de la carte topographique de Montréal, à 4 milles au pouce. S'ajoutaient ensuite un exercice de localisation de grandes villes à l'aide d'un atlas et un exercice de cartographie (volcanisme dans le monde, boucliers, chaînes de montagnes, zones d'effondrement). Dans une deuxième partie, le devoir exigeait un effort plus personnel : il demandait de trouver un article sur la structure de la Terre et de le commenter, de déterminer son lieu de résidence et d'en décrire le paysage environnant et de rappeler enfin une observation personnelle faite sur la structure et le relief de sa région.

T.P. n° 2. Le second travail pratique reposait essentiellement sur les climats et l'érosion. À partir des données de températures et de précipitations de six stations différentes (Colombo, Akyab, Bagdad, Athènes, Calgary et Verkhoïansk), l'étudiant devait bâtir un diagramme, décrire et expliquer le régime des températures et des précipitations et, finalement, montrer l'influence du climat sur la végétation et l'érosion des sols et des reliefs. Une carte de la répartition des climats dans le monde accompagnait ce travail.

Le contrôle de l'enseignement s'est effectué de la façon suivante :

Travail pratique n° 1.....	10 points
Travail pratique n° 2.....	15 points
Examen intermédiaire.....	25 points
Examen final sur toute la matière.....	50 points
	100 points

* * *

2. Les élèves

Dans un rapport émis en janvier 1964 par le Secrétariat des cours télévisés, 251 élèves s'étaient inscrits en géographie physique, soit la plus forte inscription des cours (28%). Ces élèves comprenaient principalement des candidats à un baccalauréat ès arts ou en pédagogie accordé par les universités de Montréal et de Québec et un nombre équivalent d'étudiants libres. Les deux tiers habitaient la région de Montréal.

3. Les modalités du cours

Nous avons préparé et donné le cours en fonction de trois objectifs. Nous avons d'abord voulu fonder nos leçons sur le *milieu* aussi souvent que possible. C'est évidemment un principe fondamental mais il faut dire ici que l'enseignement de la géographie physique, au niveau « collégial », souffre terriblement de dépaysement dans la Province. Les professeurs utilisent en général des manuels français (classe de seconde), qui présentent forcément des exemples français. Faute de préparation adéquate, le professeur s'en tient au manuel et propose à ses élèves une géographie générale illustrée à la française. Dans d'autres cas, le professeur dépouille la géographie physique de tous exemples et se contente d'enseigner le vocabulaire et l'identification des formes terrestres « désincarnées ». Bien au courant de cet état de choses, nous avons voulu

montrer, dans le cours télévisé, comment on pouvait faire de la géographie physique en exploitant précisément les exemples fournis par notre milieu.

En second lieu, nous nous sommes attaché à donner un cours *scientifique*. Aussi souvent que possible, nous avons eu recours à la méthode inductive contrairement à celle qui est utilisée dans les manuels français : les exposés suivent ici une méthode déductive, voire encyclopédique. C'est ainsi que nous avons parlé de l'isostasie après avoir examiné les faits, qui établissent la submergence et l'émergence récentes de la vallée du Saint-Laurent. Nous avons cheminé des faits observés dans le milieu vers une généralisation : c'est la démarche scientifique, la méthode inductive.

Toujours en vue d'atteindre cet objectif, nous avons étoffé le cours de nombreuses explications. Certains phénomènes d'érosion s'expliquent assez facilement et nous n'avons pas manqué de le faire mais, par ailleurs, la formation des montagnes reste encore mystérieuse : dans ce cas, nous avons formulé des hypothèses. Nous avons également critiqué certaines théories à la lumière des connaissances actuelles, celle de Wegener sur la dérive des continents et, en particulier, celle (la légende !) qui fait du mont Royal un ancien volcan.

Nous avons voulu enfin donner un cours *formateur*. Nous avons à cette fin fait appel à la méthode historique pour présenter l'évolution des idées et des faits. Il fallait montrer que tout s'enchaîne et que tout s'explique dans le temps. Nos considérations sur la forme de la Terre, depuis Adam jusqu'à nos jours, ont suivi la méthode historique ; la définition même de la géographie moderne arrive normalement après un rappel des anciennes conceptions. Méthode historique, méthode inductive dont nous parlions tout à l'heure, méthode scientifique fondée sur la recherche des causes, voilà sans doute de bons éléments de formation intellectuelle. Mais nous avons voulu aller encore plus loin. Nous avons donné aux leçons une charpente rigoureuse et nos cours télévisés se sont déroulés selon un plan strict, qui figurait d'ailleurs au tableau noir. Il était normal qu'il en soit ainsi mais nous voulions de ce fait permettre aux étudiants de *prendre des notes*. Nous avons *a priori* écarté la distribution de notes photocopées dans le but de soumettre les étudiants à cet excellent exercice de la prise des notes. Nous savions qu'il est plus difficile de prendre des notes à un cours télévisé qu'à un cours donné en classe. C'est pourquoi nous avons inscrit le plan des leçons au tableau et avons parlé lentement au début, un peu plus vite à partir du troisième cours ; jamais nous n'avons essayé d'en dire le plus possible dans le cadre étroit du cours télévisé.

En somme, les buts que nous poursuivions sont ceux qui s'imposent à tout cours de géographie à ce niveau. Par-dessus tout, nous ne voulions pas perdre de vue le caractère synthétique, la valeur de formation de notre discipline.

* * *

4. La préparation des cours

Nous possédions déjà un cours écrit de géographie physique de 30 heures, résultat d'une dizaine d'années d'enseignement. Mais ce cours, que nous modifiions d'ailleurs à chaque année, était conçu pour être donné dans une classe. Il prévoyait l'usage de cartes et de diverses illustrations telles que graphiques et croquis au tableau, images de grandeurs variées et séances de projections. Il nous a évidemment servi dans la préparation du cours télévisé mais nous avons dû le remanier considérablement.

Le réalisateur de l'émission aurait souhaité pouvoir utiliser un texte chronométré à chaque cours. Il nous était matériellement impossible de le rédiger à cause de notre besogne courante. Pas question d'improviser et de se contenter d'un plan de cours schématique, étant donné que nous devons travailler

avec une dizaine de personnes et coordonner de nombreux déplacements de caméras. Nous avons en fin de compte utilisé une forme mitigée : rédaction de certaines parties du cours, plan détaillé pour d'autres avec en parallèle la séquence des déplacements en fonction de l'illustration. Nos notes étaient écrites sur des fiches verticales de $4 \times 6\frac{1}{2}$ po. avec en marge, à l'encre rouge, l'ordre des déplacements (tableau, carte, écran, lutrin, maquette) et des illustrations. Nous avons pris l'habitude d'écrire au long l'introduction de chaque leçon, question de partir sur le bon pied, et de prévoir le plan seulement de la fin, ce qui nous permettait de nous ajuster aux terribles exigences du chronométrateur. Nous écrivions aussi les exposés de principes et les synthèses pour ne rien oublier ; le reste était en plan pour nous permettre d'être plus vivant et plus naturel.

Ce travail immédiat de préparation était le plus souvent précédé de celui du choix de l'illustration. Le matériel ne faisait pas défaut puisque nous en avions accumulé depuis 10 ans. Reste néanmoins qu'il fallait le choisir et le préparer en fonction de la télévision en noir et blanc.

Nous avons, croyons-nous, essayé la plupart des possibilités. Nous avons largement utilisé le tableau noir avec craie jaune molle, les cartes en couleurs des grandes collections pédagogiques, la carte muette à fond noir, les images placées sur carton gris, des coupes et graphiques dessinés sur carton gris jaune, des diapositives, des cartons et cartes en relief, des panneaux accrochés au décor, des *cellomatic*, des maquettes, des échantillons et, enfin, des séquences filmées. Il faut comprendre que la préparation de ce matériel didactique demande beaucoup de temps et d'effort ; le résultat à l'écran ne donne pas toujours justice aux soins que l'on a pris pour l'adapter.

L'expérience nous a convaincu de la supériorité de certains procédés. Le tableau noir et la carte muette noire permettent au professeur de donner une leçon vivante alors que le commentaire des cartes, graphiques, diapositives, images, panneaux et maquettes rend le cours « passif ». L'usage d'une certaine variété de cartes nous a montré que la carte en relief placée sous un bon éclairage donne bien à la télévision. Les cartes ordinaires sont parfois décevantes et mêmes trompeuses. Nous avons dû faire reprendre la carte des précipitations de teintes bleues (collection Philips) sur un panneau, où la carte était représentée en tons gris pour éviter la confusion. D'excellentes diapositives en couleurs ne donnent pas toujours un bon effet à l'écran ; par contre, les diapositives en noir et blanc sont ordinairement bonnes. Les meilleures ont été celles que nous a préparées le service technique de Radio-Canada, soit des diapositives de tons gris placées entre deux verres. Certaines images en noir et blanc sur papier mat (Documentation photographique de Paris) brochées sur carton gris foncé et placées sur un lutrin ou accrochées au décor étaient excellentes. Les ressources du *cellomatic* sont incomparables parce qu'elles permettent d'illustrer un phénomène en évolution : nous avons utilisé ce procédé pour faire comprendre la longue évolution géologique et morphologique qui a engendré le mont Royal. La maquette ne déçoit jamais et nous l'avons exploitée avec succès pour montrer l'érosion régressive aux chutes de Niagara. Il faut enfin savoir que les films de l'O.N.F. n'ont pu être employés à cause de droits d'auteur prohibitifs : il aurait fallu parfois payer de \$700. à \$800. pour utiliser un film court de 10 à 20 minutes ! Nous n'avons pu exploiter non plus les séquences filmées de la filmothèque de Radio-Canada à cause d'un manque de classification. Il nous restait une seule possibilité dans ce domaine et c'était celui d'aller filmer sur le terrain. Le budget nous a permis de prendre 4 séquences filmées de 5 minutes chacune en moyenne. Les techniciens de Radio-Canada nous ont ainsi accompagné au mont Royal où nous avons pris des images en vue d'illustrer la structure de la colline. Nous sommes également allés à la carrière de calcaire de Canada Cement, à la

sablère du mont Saint-Hilaire, dans un champ d'argile près de la Raffinerie de sucre de Québec à Saint-Hilaire, aux cavernes Laffèche dans la vallée de la Gatineau et, enfin, sur la rivière Rouge, en amont de Saint-Jovite, pour y photographier des phénomènes d'érosion dans les méandres. Ce type d'illustration est épatant mais il coûte cher et prend beaucoup de temps : il a fallu à l'équipe toute une journée pour installer l'éclairage et filmer les cavernes Laffèche (séquence de deux minutes et demie).

Bref la préparation d'un cours télévisé de géographie nous a pris en moyenne deux pleins jours par semaine et encore, si nous en avons eu le temps, nous aurions dû en consacrer davantage.

* * *

5. L'enregistrement

Cette préparation minutieuse du cours doit ensuite passer à l'épreuve de l'enregistrement. C'est, à notre avis, une expérience passionnante. Nous avons déjà passé à la télévision à quelques reprises mais rester en vedette pendant 45 minutes, c'est toute une affaire. Nous aurions sans doute profité d'une certaine initiation à l'enseignement télévisé, ce qui nous aurait permis d'être plus à l'aise au cours des premiers enregistrements. Il faudra éventuellement organiser des cours et des séances pratiques d'initiation à ce genre d'enseignement et nous croyons que l'Institut de radio-télévision rattaché à l'Extension de l'enseignement de l'université de Montréal est l'organisme tout désigné à cette fin.

L'enregistrement lui-même occupe une demi-journée. Le travail commence par la rencontre de l'animateur et du réalisateur. Notre préparation de cours nous permettait heureusement d'indiquer assez rapidement au réalisateur le déroulement du programme : les déplacements sur le plateau, la séquence des illustrations étaient prévus dans l'ordre. Une fois l'entente conclue, nous passions à la répétition. Cette dernière s'avérait indispensable à cause de la forme active du cours. C'était ordinairement l'occasion pour le réalisateur de nous suggérer des modifications de procédé. Arrivait enfin l'enregistrement final sur kinescope.

La principale difficulté de l'enregistrement, dit-on, vient de l'absence des élèves. Le professeur doit s'adresser à une caméra et s'imaginer qu'il parle à des centaines d'étudiants invisibles. Nous avons personnellement éprouvé peu de difficulté à opérer cet ajustement étant donné que nous avons maintes fois donné des cours à 50, 100 et même 200 élèves réunis dans un amphithéâtre, où l'on s'habitue forcément à voir une mer de têtes ! Il nous a fallu par contre beaucoup de temps à nous habituer à repérer et à regarder directement la caméra en opération : il y en a trois devant et une seule fonctionne à la fois, celle qui porte une petite lumière rouge. Or il est souvent arrivé que nous parlions à la caméra n° 2 pour aller ensuite écrire au tableau, mais lorsque nous nous retournions, nous revenions automatiquement à la caméra n° 2 pour nous apercevoir après coup, grâce aux signaux des cameramen, que c'était une autre caméra qui prenait les images.

Il va sans dire que l'enregistrement du cours est fatigant. Le professeur subit une tension que l'habitude diminue sans doute mais n'écartera jamais définitivement. Il veut bien faire et il sait qu'il sera jugé par son auditoire et surtout par ses pairs. Il engage sa réputation personnelle et celle aussi de l'université. À cause de cette conjoncture, le téléprofesseur éprouve vivement le respect de sa discipline et de ses élèves. Il donne ainsi le meilleur de lui-même. Disons toutefois qu'une préparation minutieuse facilite grandement la tâche. Le cours qui semble aux auditeurs le plus simple et le plus clair s'avère néanmoins, et le plus souvent, celui qui a exigé la plus longue préparation.

L'enregistrement met à l'épreuve les qualités du professeur. Pour y faire bonne figure, il faut d'abord une connaissance très approfondie de la matière et une certaine facilité d'improvisation et d'expression. Nous ne concevons pas par exemple un cours télévisé de géographie où le professeur resterait rivé à ses notes. Pour donner un cours vivant, le professeur doit évoluer sur le plateau. Il ne peut pas se contenter par ailleurs de commenter des diapositives (illustrations passives) mais doit varier les moyens de concrétiser la matière par des croquis au tableau noir et l'usage de la carte muette. Bref le bon professeur en classe, c'est-à-dire celui qui peut donner un cours à partir d'un plan, sans notes en main, et qui l'illustre adéquatement, avec la craie et la carte, et qui utilise régulièrement les moyens audio-visuels d'enseignement, fera ordinairement un bon animateur à la télévision. Cette expérience lui permettra de paraître à l'aise devant la caméra.

* * *

6. Les résultats

L'enseignement télévisé ne fait pas de miracle : ce n'est pas une panacée qui assure facilement le succès à tout le monde ! Il faut tout d'abord compter les abandons. Plus de 20% des élèves inscrits ont démissionné avant de rédiger le premier devoir ; 64% se sont rendus au bout, c'est-à-dire ont rédigé le second travail pratique et passé l'examen final. Comme on le voit, la persistance des étudiants aux cours télévisés correspond à peu près à celle des élèves inscrits à des cours par correspondance.

La correction des travaux pratiques nous a fait découvrir la prédilection des élèves pour le copiage dans les manuels français, dès qu'une question le permet. Les questions exigeant de l'observation dans le milieu ou demandant des explications ont généralement été faibles. Nous avons enfin réalisé l'indigence des bibliothèques (quand elles existent !) à la disposition des élèves de province : plusieurs religieux enseignants nous ont par exemple avoué leur manque de documentation. Il y a eu néanmoins d'excellents devoirs.

Le résultat des examens a été plutôt faible dans l'ensemble : il se compare toutefois à celui des cours réguliers. Nous y avons noté les défauts courants comme des réponses en dehors du sujet, des réponses incomplètes, « sèches » et même synoptiques ! Quelques très bonnes copies viennent heureusement nous faire oublier les autres. Le cours télévisé exige plus de travail personnel que le cours ordinaire et il faut croire que les élèves ne le réalisent pas toujours avant l'examen !

Nous profitons de l'occasion pour revenir à la charge et redire aux responsables du baccalauréat pour adultes que le programme de cours de la Faculté souffre d'une lacune fondamentale. Il n'est pas prévu de cours pratiques d'initiation aux méthodes de travail intellectuel. Soyons réalistes : les élèves du cours secondaire qui s'inscrivent au baccalauréat ne savent pas travailler (personne ne leur a montré !). Comment pouvons-nous alors espérer qu'un élève prenne des notes convenables à un cours télévisé ou même à un cours régulier ?

Par ailleurs, la démocratisation de l'enseignement pose le problème des normes. Le professeur, qui enseigne depuis 20 ans, ne peut manquer de vérifier la baisse des résultats à mesure que le nombre des élèves s'accroît. Que faire ? Faut-il baisser le niveau des cours, diminuer le barème des corrections ou jongler avec les résultats pour maintenir un fort pourcentage de succès ? Faut-il au contraire maintenir ses exigences quitte à décevoir bon nombre d'élèves ? Le problème est posé et chaque professeur le règle à sa façon, ce qui ne manque pas de dérouter les élèves.

L'enseignement télévisé prive le professeur de contact avec ses élèves. Oui, sans doute, mais examinons bien la situation. Au niveau du baccalauréat et avec des adultes, le contact devient déjà moins nécessaire. Nous avons com-

muniqué, toute proportion gardée, avec autant d'élèves du cours télévisé que du cours régulier, par le téléphone et la poste. La correction des travaux a également été une occasion d'échange d'idées. L'envoi d'un corrigé de l'examen intermédiaire avec son résultat procentuel a enfin contribué à nouer des liens. Nous ne croyons pas que, dans ces conditions, le manque de dialogue puisse vraiment nuire au succès des étudiants.

* * *

Les possibilités de l'enseignement télévisé restent grandes surtout pour la géographie, qui est vraiment faite pour la télévision. Nous croyons que la pénurie de professeurs compétents avec l'explosion scolaire va stimuler cette forme d'enseignement. À l'échelon primaire et secondaire, la géographie sera l'objet d'une série de cours dès cet automne. Mais nous voyons d'autres possibilités. À l'échelon collégial, on a organisé des cours pour les adultes, mais il pourrait y en avoir pour les élèves réguliers des collèges classiques et des écoles normales : la géographie n'est pas toujours traitée avec tous les égards dans ces maisons !

À l'échelon universitaire, il n'est pas question encore de cours télévisés en circuit fermé. De grandes universités américaines éprouvent toutes les peines au monde à maintenir leur poste de télévision à cause des frais énormes qu'il encourt. Mais au Québec, il serait possible d'organiser des cours spécialisés de géographie destinés aux étudiants en géographie de toutes nos universités (Laval, Montréal, McGill, Sir George Williams, Sherbrooke et même Ottawa). Cette initiative réduirait par exemple l'échange de professeurs, qui se pratique entre les universités, et permettrait à un plus grand nombre d'étudiants de profiter de ces cours spécialisés.

Il ne faut pas oublier par ailleurs que l'Université doit servir la société. Elle se doit d'offrir des émissions de culture populaire et la géographie se prête très bien à cette fin. Radio-Canada produit déjà des émissions éducatives mais il n'en reste pas moins que les possibilités sont encore nombreuses. Un programme tel que *Pays et Merveilles* exploitait autrefois les ressources de la géographie. On pourrait en concevoir d'autres : *La géographie derrière la nouvelle, Notre Monde*, etc. Une série d'émissions sur Montréal avant l'Expo 67 ferait sans doute mieux connaître la métropole. Si la *Couleur du temps* était donnée par un géographe, on verrait moins souvent Régina placée en Alberta ou Charlottetown au Nouveau-Brunswick !
